

Prisonniers de guerre en Serbie [suite et fin]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses : soins des malades et hygiène populaire**

Band (Jahr): **23 (1915)**

Heft 11

PDF erstellt am: **15.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-549046>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

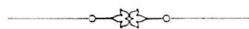
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

les exclamations: « Camarades! Kameraden! » Les cris se perdirent dans l'espace tandis que les trains se hâtent vers leur

but. A nous, Suisses, cela a sonné comme une espérance de paix et de réconciliation. »



Prisonniers de guerre en Serbie

(Suite et fin)

Chaque nationalité est logée à part et possède sa cuisine particulière avec ses cuisiniers choisis parmi les sous-officiers et soldats prisonniers. La caserne dispose d'un abattoir spécial.

Le tout fonctionne selon le principe des coopératives, le commandant serbe tenant à faire acte d'autorité le moins souvent possible.

Chez les Slaves, presque tous officiers de réserve ou de landsturm, je fus reçu de la façon la plus cordiale. Les chambrées présentaient un spectacle très gai. Partout des chansons et des éclats de rire. Les prisonniers s'entretenaient familièrement avec les colonels serbes qui m'accompagnaient. Pour ces hommes qui se battaient par devoir, mais sans conviction, au service d'une cause qui n'était plus la leur, cette captivité est la première étape vers la délivrance. Et quelques-uns échafaudent déjà des rêves d'avenir: un royaume de Bohême indépendant, une Croatie libre, une grande Serbie englobant les terres slaves de la Hongrie. Peu à peu les langues se délient et les regards s'allument. Pour ceux-là la défaite est le commencement de la victoire...

Tout autre est l'accueil chez les Allemands et les Hongrois. Ici la discipline et la hiérarchie ont conservé leurs droits. Immobiles au pied des lits, ils attendent qu'on les interroge. Des amateurs de musique qui s'exerçaient en vue d'un prochain concert restent là, au garde-à-vous, leurs instruments à la main. Quelques phrases banales et polies, et ce fut tout.

Si divisés qu'ils soient par les questions de nationalité, il y a un point pourtant sur lequel tous, Autrichiens, Hongrois, Tchèques et Slovènes, sont d'accord. C'est lorsqu'il s'agit de la situation qui leur est faite ici. « Jamais je n'ai eu à me plaindre, me déclara un lieutenant viennois connu cependant pour sa mauvaise tête; le colonel a pour nous des attentions touchantes! » Et, de fait, on se croirait parfois dans une école militaire plutôt que dans un camp d'internement. Tous les soirs, presque, des représentations théâtrales sont organisées. Une salle de lecture improvisée à l'usage des prisonniers reçoit les grands journaux russes et français. On y trouve en outre des romans, des ouvrages de littérature et d'hygiène, les classiques allemands. Un court de tennis est actuellement en construction. Alors que les officiers français et anglais, en Allemagne, sont soumis à une surveillance de tous les instants, les Autrichiens, ici, se promènent librement sur le champ d'exercice de la caserne délimité simplement, de distance en distance, par quelques piquets blancs. Une seule sentinelle, un vieux soldat du troisième ban, dont la consigne est d'écarter les importuns et les curieux.

Au moment de prendre congé, je ne pus m'empêcher d'exprimer au colonel l'admiration que m'inspirait son œuvre: « C'est vrai, c'est vrai, me dit-il, la tâche est épineuse, mais il suffit de savoir s'y prendre. Tenez, lors de l'occupation de Belgrade par les Autrichiens, mes prison-

niers firent venir du champagne et organisèrent une grande fête. C'était leur droit de se réjouir et je laissai faire. Mais quelque temps plus tard nous prenions notre revanche, et quelle revanche! Mon tour était venu. Je leur proposai une nouvelle soirée dans le genre de la précédente. Dès lors ils se sont tenus cois...» Et il se mit à rire d'un bon rire indulgent, comme un vieux maître d'école racontant les fredaines de ses élèves.

* * *

Autrement tragique est le sort des simples soldats prisonniers. Dès le début de la guerre, ils affluèrent vers les villes de l'intérieur. Après les grandes victoires de décembre, on ne sut vraiment plus où les caser. Actuellement, malgré la mortalité élevée par suite de leur état d'épuisement et de l'épidémie, ils sont encore plus de 40,000, dont 2000 sous-officiers. On en rencontre partout, dans la rue, sur les places publiques, à la campagne, et la population les traite avec les mêmes égards que ses propres soldats. La plupart d'ailleurs parlent le serbe ou une langue slave. Ce sont des Croates, des Bosniaques, des Tchèques, de pauvres diables, qui ont dû marcher sous la menace des baïonnettes allemandes, se sont battus sans savoir pourquoi, ont souffert de la faim, de la pluie et du froid et se sont laissés prendre à la première occasion. Vêtus d'uniformes déguenillés, chaussés de souliers troués ou de sandales, ils travaillent dans les chantiers de l'Etat ou s'engagent chez des particuliers, qui les entretiennent et leur donnent un peu d'argent de poche.

Le gouvernement serbe s'efforce de toutes manières de leur rendre la captivité supportable. Si le logement laisse parfois à désirer, ce qui s'explique dans un pays où les constructions font défaut partout et où l'armée elle-même bivouaque le plus souvent en plein air, la nourriture, par

contre, est irréprochable. Dans les chantiers et les dépôts que j'ai visités, l'ordinaire était généralement supérieur à celui du soldat suisse. Quant aux malades et aux blessés, ils sont traités de la même façon que leurs frères serbes.

Le camp le plus important est celui de Nisch, où sont internés actuellement près de 4000 prisonniers. La plus grande partie d'entre eux est logée dans les écuries, très spacieuses et claires, de la caserne de cavalerie. Tous les dix jours ils touchent de la paille fraîche, et régulièrement les cantonnements sont blanchis à la chaux du haut en bas. Tous les cinq jours on les conduit au bain. En même temps ils reçoivent du linge propre et leurs vêtements sont passés à l'étuve. Au gros de l'épidémie, ces opérations se répétaient chaque jour.

La conversation de ces malheureux est tristement édifiante. Seuls, les Serbes, des Croates et quelques Dalmates aspirent vraiment à l'indépendance. Pour les autres, les notions de patrie et de liberté n'existent pas. Quelle que soit l'issue de la guerre, ils seront les éternels vaincus. Et la même phrase revient sur toutes les bouches, avec le même sourire navrant: «Wir sind nur arme Leut!» L'unique chose qui importe encore pour eux, c'est leur foyer, là-bas, de l'autre côté de la frontière: «Je voudrais tant voir ma mère!» me disait, les yeux pleins de larmes, un gros gaillard aux cheveux blonds, et les autres en cercle autour de nous, baissèrent la tête en silence...

Toujours méfiants vis-à-vis de l'étranger, ils ne parlent pas volontiers du temps passé à l'armée. Mais il est facile de voir qu'ils en gardent un souvenir terrible. L'être qu'ils détestent le plus au monde est le sous-officier hongrois qui les a tenus des semaines durant sous la menace de son revolver. — «Et vos officiers, qu'en pensez-vous?» A cette question, ils se

regardaient un moment sans rien dire. Et comme j'insistais: « Nous ne les connaissons pas, m'affirmaient-ils, on ne les voyait jamais; les jours de combat, c'étaient les sergents-majors et les enseignes (Fähnriche, Kadetten) qui nous menaient au feu! »

Les plus heureux sont ceux qui travaillent dans les chantiers de l'Etat. A Krugoujevatz, j'en ai vu ainsi une centaine occupés à la construction de baraques d'isolement pour le choléra. Huit heures par jour ils charriaient des poutres et des briques sous la surveillance d'un officier convalescent et d'un architecte civil. Le

soir venu, ils s'asseyaient en rond sur les tas de bois. Ils causaient doucement, les yeux dans le vague. De temps en temps, un Slovène goîtreux jouait d'une sorte de petite mandoline, la « tamboura », comme ils l'appellent. Personne ne se plaignait. On aurait dit de grands enfants tristes. Et comme je leur demandais ce qui leur ferait plaisir: « Du tabac, nous en avons, me déclara le musicien, mais ce qui nous manque, et là il clignait de l'œil, c'est un peu d'eau-de-vie... un peu d'eau-de-vie! » Tous alors se mirent à rire, d'un air gêné, comme des gens dont on vient de surprendre le secret.

L'activité d'une Section de samaritaines en 1915

C'est une histoire intéressante, celle de la *Section des samaritaines de Lausanne*. Fondée en avril 1912, sa vie s'écoulait tranquille et heureuse; mais surtout tranquille. C'est le cas de la plupart des Sociétés de samaritains. Il y avait bien de temps à autre une réunion, un exercice, une conférence; mais aucun fait saillant ne sortait les membres d'une douce quiétude. Leur nombre n'était pas considérable, 34 croyons-nous; la somme en caisse au 1^{er} janvier 1915 n'ascendait qu'à 29 fr. 20.

Lors de la première réunion de cette année, le 6 janvier, après avoir entendu les récits d'une dame qui avait passé dans quelques ambulances françaises, l'assemblée, émue de pitié à l'ouïe de tout ce qui faisait défaut à tant de blessés et de malades, décidait séance tenante de leur venir en aide. Les journaux lausannois publièrent un appel, dans lequel les samaritaines demandaient « des vieux linges ou tous autres objets utiles dans les hôpitaux ». Un local fut aménagé aux Galeries du Commerce, et bientôt les paquets ar-

rivaient par centaines. Les dames de la Section triaient, coupaient, pliaient, étiquetaient, emballant tous les jours, de 2 à 5 heures, et les demandes provenant d'hôpitaux affluaient à tel point qu'on ne pouvait répondre à toutes.

Afin de pouvoir ajouter quelques douceurs aux envois, le Comité — présidé par Madame Florence Quinche du Château de Vidy — décidait de placer dans tous les grands magasins de la ville des corbeilles, avec prière aux acheteurs de bien vouloir y placer quelques douceurs destinées aux blessés. Les cigares, le tabac, le chocolat, les bonbons pleuvaient dans ces paniers que la Société faisait vider une fois par semaine, et qu'on trouvait toujours remplis à pleins bords.

Aux Galeries du Commerce, les dons continuaient d'arriver en grande quantité. Tout était accepté, et parfois c'étaient les objets les plus inattendus qu'on apportait: tondeuses à cheveux, leckerlis de Bâle, étrilles pour chevaux, pinces à couper les fils de fer barbelés, ainsi que des montagnes d'habits et de linge de corps. Et